
 LIVRE DOUZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Les Compagnons d'Ulysse ¹.

A MONSIEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

PRINCE, l'unique objet du soin des immortels,
 Souffrez que mon encens parfume vos autels.
 Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse :
 Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
 Mon esprit diminue ; au lieu qu'à chaque instant
 On aperçoit le vôtre aller en augmentant :
 Il ne va pas, il court ; il semble avoir des ailes.
 Le héros ² dont il tient des qualités si belles
 Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :

¹ Plutarque, *Que les bêtes usent de la raison en forme de devis* ; dialogue entre *Ulysse*, *Circé*, *Gryllus*, traduct. d'Amyot, t. XVI, p. 363 ; ou t. IV des *OEuvres morales*. — Machiavelli, *Asino d'oro*, t. V, p. 361. — Giovan Baptista Gello, *la Circe*. Cet ouvrage a été traduit en françois par le seigneur Du Parc, Champenois. A Lyon, 1550. in-8°.

² Louis de Bourbon, dauphin, fils de Louis XIV, et père du duc de Bourgogne, auquel cette fable est dédiée.

Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
 Il ne marche à pas de géant
 Dans la carrière de la gloire.
 Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,
 Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin¹.
 Cette rapidité fut alors nécessaire;
 Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire².
 Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours
 Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
 De ces sortes de dieux votre cour se compose :
 Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
 D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
 Le sens et la raison y règlent toute chose.
 Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
 Imprudents et peu circonspects,
 S'abandonnèrent à des charmes
 Qui métamorphosoient en bêtes les humains.

¹ Dans la campagne de 1688, l'armée commandée par le dauphin et le maréchal de Duras s'empara, du 25 octobre au 18 novembre, de Heidelberg, de Mayence, de Philisbourg, de Manheim, de Spire, de Worms, d'Oppenheim, de Frankenthal, et de Trèves.

² Ceci nous prouve que cette fable a dû être composée vers la fin de l'année 1690. Le dauphin, ayant avec lui le maréchal de Lorges, commandoit alors l'armée sur le Rhin. Cette armée, après avoir passé le fleuve, eut ordre de se replier sur la France sans avoir vu l'ennemi et trouvé l'occasion de se battre. Les faits mémorables de cette campagne se passèrent en Italie et dans les Pays-Bas. Le dauphin quitta l'armée le 30 septembre 1690, et revint à Fontainebleau, où la cour se trouvoit alors. (Voyez le *Journal de Dangeau*, t. I, p. 335, 349, et 353.)

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
 Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
 Ils abordèrent un rivage
 Où la fille du dieu du jour,
 Circé, tenoit alors sa cour.
 Elle leur fit prendre un breuvage
 Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
 D'abord ils perdent la raison;
 Quelques moments après, leur corps et leur visage
 Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
 Les voilà devenus ours, lions, éléphants;
 Les uns sous une masse énorme,
 Les autres sous une autre forme :
 Il s'en vit de petits; *EXEMPLUM, UT TALPA*¹.
 Le seul Ulysse en échappa;
 Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
 Comme il joignoit à la sagesse
 La mine d'un héros et le doux entretien,
 Il fit tant que l'enchanteresse
 Prit un autre poison peu différent du sien².

¹ La Fontaine n'a pas dédaigné d'imiter ici la bouffonnerie de Scarron :

Et surtout le Seigneur vous garde
 D'être donateurs entre vifs;
 Car les donateurs sont juifs;
 Sitôt que la sottise est faite,
 Le trépas du sot on souhaite;
 Et s'il ne meurt, c'est un larron,
Exemplum ut Paulus Scarron.

OEuvres de Scarron, t. VIII, p. 151, ép. à M. Fourreau.

² L'amour, qui produit le même effet que le poison dont usoit Circé, puisqu'il fait perdre aussi la raison.

Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame :

Celle-ci déclara sa flamme.

Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter

D'une pareille conjoncture :

Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.

Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?

Allez le proposer de ce pas à la troupe.

Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe

A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :

Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?

On vous rend déjà la parole.

Le lion dit, pensant rugir :

Je n'ai pas la tête si folle ;

Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !

J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.

Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque !

Tu me rendras peut-être encor simple soldat :

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse du lion court à l'ours : Eh ! mon frère,

Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !

Ah ! vraiment nous y voici,

Reprit l'ours à sa manière :

Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?

Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.

Te déplais-je ? va-t'en ; suis ta route, et me laisse.

Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;

Et te dis tout net et tout plat :

Je ne veux point changer d'état.

Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;

Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :

Camarade, je suis confus

Qu'une jeune et belle bergère

Conte aux échos les appétits gloutons

Qui t'ont fait manger ses moutons.

Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie.

Tu menois une honnête vie.

Quitte ces bois et redevien¹,

Au lieu de loup, homme de bien.

En est-il ? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.

Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;

Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,

Mangé ces animaux que plaint tout le village ?

Si j'étois homme, par ta foi,

Aimerois-je moins le carnage ?

Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :

Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?

Tout bien considéré, je te soutiens en somme

Que, scélérat pour scélérat,

Il vaut mieux être un loup qu'un homme :

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse fit à tous une même semonce :

Chacun d'eux fit même réponce²,

Autant le grand que le petit.

La liberté, les bois, suivre leur appétit,

C'étoit³ leurs délices suprêmes :

¹ Pour redeviens. L's est retranchée par licence poétique, et pour la rime. Racine en a usé de même, *Phèdre*, act. II, sc. IV.

² VAR. La Fontaine a écrit *réponce* pour la rime et par licence poétique.

³ VAR. *C'étoient*, dans beaucoup d'éditions modernes, mais

Tous renonçoient au lós² des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir suivant leurs passions :
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince , j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
C'étoit sans doute un beau projet ,
Si ce choix eût été facile.

Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :
Ils ont force pareils en ce bas univers ,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

non pas dans les éditions de Didot et de Montenuit, in-folio, ni dans celle de Barbou, in-12. Un des commentateurs de notre poète a cru qu'ici le verbe au singulier étoit une faute d'impression. La règle, qui veut que le verbe précédé de plusieurs sujets qui s'y rapportent soit mis au pluriel, n'étoit pas clairement établie du temps de La Fontaine, et peut-être ne l'est-elle pas encore invariablement. En effet, il est des cas où la liaison des idées, la clarté, l'harmonie du style, forcent à y déroger. Les grammairiens eux-mêmes citent plusieurs exemples de nos auteurs modernes les plus corrects, où cette règle se trouve enfreinte. La plupart de ces exemples ne sont point des fautes, comme ils le croient. Mais cette discussion excéderoit les bornes d'une note.

² Louange, du mot latin *laus*. Ménage regrettoit que ce mot eût vieilli, et désiroit qu'on le remit en honneur. Il n'a pas tenu à notre poète qu'il n'en fût ainsi; car il s'en est servi plusieurs fois.

FABLE II.

*Le Chat et les deux Moineaux*¹.

A MONSIEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avoient mêmes pénates.
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimoit du bec ; l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier toutefois épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa fêrule.
Le passereau, moins circonspec,
Lui donnoit force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maitre chat excusoit ces jeux :
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas âge,

¹ Au sujet de cette fable, on a cité à tort la fable xxxiv de Furetière (p. 149), intitulée *du Chien et du Chat* : elle n'a qu'un rapport très éloigné avec celle de La Fontaine. M. Solvet indique encore comme une des sources où notre fabuliste a puisé son sujet, Baif, *Mimes et enseignements*.

Une longue habitude en paix les maintenoit ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit :

Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.

Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;

Et Raton de prendre parti.

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami !

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !
Non, de par tous les chats ! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat !
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse ;
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

.....

FABLE III¹.

Le Thésauriseur et le Singe ².

UN homme accumuloit. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.

Celui-ci ne songeoit que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles ³.

Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassoit toujours :

Il passoit les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours 4 du mécompte à son fait.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,

¹ Cette fable a été imprimée depuis, comme inédite, dans les *OEuvres posthumes de La Fontaine*, p. 268, d'après une première copie.

² Un savant auteur a remarqué que cette fable étoit tirée du *Page disgracié* de Tristan l'ermite.

³ La Fontaine a déjà dit :

Le bien n'est bien qu'autant que l'on peut s'en défaire.

Liv. X, fab. v.

⁴ VAR. *OEuvres posthumes*, p. 269 : *Souvent*.

Tettoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
 Et rendoit le compte imparfait :
 La chambre, bien cadenassée,
 Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
 Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée
 D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
 Quant à moi, lorsque je compare
 Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
 Je ne sais bonnement auquel donner le prix :
 Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;
 Les raisons en seroient trop longues à déduire.
 Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
 Détachoit du monceau, tantôt quelque doublon,
 Un jacobus, un ducaton,
 Et puis quelque noble à la rose¹ ;
 Éprouvoit son adresse et sa force à jeter
 Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
 Par les humains sur toute chose.
 S'il n'avoit entendu son compteur à la fin
 Mettre la clef dans la serrure,
 Les ducats auroient tous pris le même chemin,

¹ Le ducaton étoit une monnoie d'argent valant un peu plus d'un écu. Le noble à la rose et le jacobus étoient deux monnoies d'or d'Angleterre, la première équivalant à la guinée, la dernière valant environ un septième de plus. Il existoit encore beaucoup de ces monnoies du temps de Louis XIV, et leur valeur comparative étoit réglée par une ordonnance du roi. (Voyez l'Évaluation et tarif des espèces d'or et d'argent, fait et arrêté le deuxième de mai 1679. Rouen, in-8° de quatorze pages.)

Et couru la même aventure¹ ;
 Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
 Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier
 Qui n'en fait pas meilleur usage !

.....
 FABLE IV².

Les deux Chèvres.

Dès que les chèvres ont brouté,
 Certain esprit de liberté
 Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
 Vers les endroits du pâturage
 Les moins fréquentés des humains.
 Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
 Un rocher, quelque mont pendant en précipices³,

¹ VAR. Dans les *Œuvres posthumes*, p. 270, au lieu des dix vers qui précèdent, on trouve ceux-ci :

Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
 S'il n'eût ouï l'homme rentrer,
 Eût jeté, sans considérer
 L'estime que l'on fait des biens de cette espèce,
 Tous ces beaux ducats pièce à pièce ;
 Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier.

² Imprimée depuis, comme inédite, dans les *Œuvres posthumes*, p. 270, d'après une copie imparfaite.

³ Damosà pendere procul de rupe videbo.

VIRG., *Eglog.*, I, v. 76.
 16.

C'est où ces dames vont promener leurs caprices ¹.
 Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.
 Deux chèvres donc s'émancipant,
 Toutes deux ayant patte blanche,
 Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
 L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard ².
 Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
 Deux belettes à peine auroient passé de front
 Sur ce pont :
 D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
 Devoient faire trembler de peur ces amazones ³.
 Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
 Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
 Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,
 Philippe Quatre qui s'avance
 Dans l'île de la Conférence ⁴.

¹ VAR. Dans les *OEuvres posth.*, cette fable commence ainsi :

Les chèvres ont une propriété ;
 C'est qu'ayant fort long-temps brouté,
 Elles prennent l'essor, et s'en vont en voyage
 Vers les endroits du pâturage
 Inaccessibles aux humains.
 Est-il quelque lieu sans chemins,
 Quelque rocher ou mont pendant en précipices ?
 Mesdames s'en vont là promener leurs caprices, etc.

² VAR. *OEuvres posthumes* :

Quittèrent certain pré. Chacune de sa part
 L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.

³ VAR. *OEuvres posthumes* : Nos amazones.

⁴ C'est l'île des *Faisans*, formée par la rivière Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, entre Fontarabie et Andaye.

Ainsi s'avançoient pas à pas,
 Nez à nez, nos aventurières,
 Qui, toutes deux étant fort fières,
 Vers ¹ le milieu du pont ne se voulurent pas
 L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
 De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
 L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
 Dont Polyphème fit présent à Galatée ;
 Et l'autre, la chèvre Amalthée ²
 Par qui fut nourri Jupiter.
 Faute de reculer, leur chute fut commune :
 Toutes deux tombèrent dans l'eau.

 Cet accident n'est pas nouveau
 Dans le chemin de la fortune.

C'est là que se tinrent les conférences pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV ; et on donna, par cette raison, à cette île le nom d'île de la Conférence. En 1722 on y fit aussi l'échange de Marie-Anne-Victoire, infante d'Espagne, accordée à Louis XIV, et de mademoiselle de Montpensier, accordée au prince des Asturies. Le roi de France avoit fait bâtir dans cette île, sur pilotis, un château de bois, peint en dehors, et magnifiquement meublé. (Voyez le *Journal d'un voyage en Espagne, avec le plan de l'île de la Conférence*, 1722, in-12, p. 79.)

¹ VAR. *OEuvres posthumes* : Sur.

² VAR. *OEuvres posthumes* :

L'une à l'autre céder, ayant pour devancières,
 L'une certaine chèvre au mérite sans pair,
 Dont Polyphème fit présent à Galatée.

A MONSIEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

*Qui avoit demandé à M. de La Fontaine une fable
qui fût nommée LE CHAT ET LA SOURIS.*

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le chat de la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune prince alors se joueroit de ma muse
Comme le chat de la souris.

FABLE V¹.

Le vieux Chat et la jeune Souris².

UNE jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis.

Laissez-moi vivre : une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je³, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre; attendez quelque temps :
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.

Ainsi parloit au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée :

¹ Publiée depuis comme inédite, sans le prologue, dans les *OEuvres posthumes*, 1696, in-12, p. 218.

² Abstemijs, 151.

³ VAR. *OEuvres posthumes* : Affamerois-je.

Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
 Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
 Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.
 Selon ces lois, descends là-bas,
 Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
 Haranguer les sœurs filandières :
 Mes enfants trouveront assez d'autres repas.
 Il tint parole. Et pour ma fable
 Voici le sens moral qui peut y convenir :
 La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :
 La vicillesse est impitoyable.

FABLE VI.

Le Cerf malade ¹.

En pays plein de cerfs un cerf tomba malade.
 Incontinent maint camarade
 Accourt à son grabat le voir, le secourir,
 Le consoler du moins : multitude importune.
 Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :
 Permettez qu'en forme commune
 La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs.
 Point du tout : les consolateurs
 De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,

¹ Lokman, fab. III : *La Gazelle*, pag. 45 de la traduction de M. Marcel, 1803, in-18.

Quand il plut à Dieu s'en allèrent :
 Ce ne fut pas sans boire un coup,
 C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
 Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
 La pitance du cerf en déchet de beaucoup.
 Il ne trouva plus rien à frire ¹ :
 D'un mal il tomba dans un pire,
 Et se vit réduit à la fin
 A jeûner et mourir de faim.
 Il en coûte à qui vous réclame,
 Médecins du corps et de l'ame !
 O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
 Tout le monde se fait payer.

FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buisson, et le Canard ².

Le buisson, le canard, et la chauve-souris,
 Voyant tous trois qu'en leur pays
 Ils faisoient petite fortune,
 Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
 Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents
 Non moins soigneux qu'intelligents,
 Des registres exacts de mise et de recette.
 Tout alloit bien ; quand leur emplette,

¹ Phrase proverbiale, pour dire : Il n'eut plus rien à manger.

² *Æsop.*, 42, 124.

En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile;
Ou plutôt il n'en poussa point :
Le plus petit marchand est savant sur ce point :
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avoient soufferte,
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert¹.
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents, et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour

¹ C'est-à-dire prêts à se laisser revêtir du bonnet vert pour éviter la prison. Boileau a dit :

On que d'un bonnet vert le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

Satire 1, vers 15.

Sur quoi Boileau a lui-même fait cette remarque : « Du temps que cette satire fut faite, un débiteur insolvable pouvoit sortir de prison en faisant *cession*, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mit en pleine rue un bonnet vert sur le front. » Cette coutume, si peu conforme à nos mœurs, d'échapper au châtement par la honte, nous étoit venue d'Italie dans le seizième siècle. (Voyez Pasquier, *Recherches*, liv. IV, ch. x.)

Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochoit les passants à tous coups.
Messieurs, leur disoit-il, de grace, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gonffres nous ont prises.
Le plongeon sous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osoit plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur¹, qui n'est ni souris-chauve,
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

¹ On disoit autrefois *debteur* ou *detteur*, au lieu de *débiteur*. Un commentateur de notre poète a eu tort d'avancer que ce mot étoit de l'invention de Rabelais : jusqu'au commencement du dix-septième siècle on n'en connoissoit pas d'autre pour exprimer le mot *debitor* des Latins. Dans Nicot (*Thésor de la langue françoise*, 1606, in-folio, pag. 178), on trouve *debteur*, et on ne trouve pas *débiteur*; mais ce dernier mot fut peu de temps après substitué à l'autre, qui se trouva en quelque sorte proscrit par une décision de Vaugelas. (Voyez *Remarques sur la langue françoise*, tom. I, p. 939, édit. 1687, in-8°, au mot *detteur*.) Ce changement a été une perte pour la langue, puisqu'on n'a plus eu qu'un seul et même mot pour exprimer deux choses différentes, et qui n'ont point de rapport entre elles.

FABLE VIII¹.

*La Querelle des Chiens et des Chats, et celle
des Chats et des Souris.*

LA Discorde a toujours régné dans l'univers ;
Notre monde en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.

Commençons par les éléments :

Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments

Ils seront appointés contraire².

Outre ces quatre potentats³,

Combien d'êtres de tous états

Se font une guerre éternelle!

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,

¹ Cette fable a depuis été publiée, sur une autre copie, dans les *OEuvres posthumes de La Fontaine*, p. 225.

² VAR. Dans les *OEuvres posthumes*, cette fable commence ainsi :

La Discorde, aux yeux de travers,

Reine du monde sublunaire.

Rit de voir que notre univers

Est devenu son tributaire.

Commençons par les éléments :

Vous trouverez qu'à tous moments

Ils sont appointés contraires.

³ L'eau, l'air, la terre, et le feu.

Vit terminer tous leurs débats.

Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,

Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,

Ces animaux vivoient entre eux comme cousins.

Cette union¹ si douce, et presque fraternelle,

Édifoit tous les voisins.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,

Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,

Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené

Représenter un tel outrage.

J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas

Aux passe-droits qu'avoit une chienne en gésine².

Quoi qu'il en soit, cet altercas³

Mit en combustion la salle et la cuisine :

Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.

On fit un règlement dont les chats se plainquirent,

Et tout le quartier étourdirent.

Leur avocat disoit qu'il falloit bel et bien

Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent

Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent :

Les souris enfin les mangèrent.

Autre procès nouveau. Le peuple souriquois

En pâtit : maint vieux chat, fin, subtil, et narquois,

Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,

¹ VAR. *OEuvres posthumes* : Une union.

² Vieux mot, encore usité au palais : il signifie l'état d'une femme en couche, et il s'appliquoit aussi aux animaux. Rabe Jais a dit : « Les truies, en leur gésine, ne sont nourries que de fleurs d'orangers. » *Pantagruel*, liv. IV, ch. VII.

³ Vieux mot, pour altercation.

Les guetta, les prit, fit main basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé¹ : c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit², et je n'en sais pas plus.

Ce que je sais³, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles⁴.

¹ « Toutes choses corporelles ou spirituelles ont chacune
« leurs contraires ou leurs sympathisantes. »

L'Astrée, première partie.

² La Fontaine a déjà dit :

Dieu fait bien ce qu'il fait.

Liv. IX, fab. iv : *Le Gland et la Citrouille*.

³ VAR. *OEuvres posthumes* : Ce que j'ai toujours vu. . .

⁴ Coste explique ce mot de la manière suivante : « Terme
« plaisant et burlesque emprunté des Italiens, qui l'ont inventé
« pour désigner un maître d'école, qui, pour se rendre plus
« vénérable à ses écoliers, porte une longue barbe, *barbam*
« *colit*. » Cette explication a été répétée par tous les commen-
tateurs de notre poète. On peut douter qu'elle soit exacte. Le
mot *barbacole*, ou aucun autre semblable, ne se trouve point
dans le grand dictionnaire de la langue italienne d'Alberti. Je
soupçonne que La Fontaine fait ici allusion à quelque conte
ou à quelque historiette qui de son temps étoit populaire.

FABLE IX.

*Le Loup et le Renard*¹.

D'ou vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état ?
Tel voudroit bien être soldat
A qui le soldat porte envie².

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Eh! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince³ en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs

¹ Notre poète s'avoue redevable de ce sujet au jeune duc de
Bourgogne; et en effet les fables de Bidpai, de Marie de France,
et du recueil de Le Grand d'Aussi, qu'on a citées à propos de
cette fable, sont différentes, et ne peuvent s'y rapporter.

² Qui fit, *Mæcenas*, ut nemo, quam sibi sortem
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illi
Contentus vivat ?

HORAT., lib. I, sat. I.

³ Le duc de Bourgogne.

Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose ¹.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poète
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent ; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
Cependant je lis dans les cieus
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères :
Et ce temps-ci n'en produit guères.
Laisant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :

C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.

Apprends-moi ton métier, camarade, de grace ;

Rends-moi le premier de ma race

Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :

¹ Operosa, parvus,
Carmina fingo.

HORAT., *Carm.*, IV, 2.

Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère ;
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint ; et le loup dit : Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.

Le renard, ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.

A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :
Mères, brus, et vieillards, au temple couroient tous.
L'ost ¹ du peuple ² bêlant crut voir cinquante loups :
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.

¹ L'armée.

² VAR. Édit. de 1694 : *L'ost au peuple bêlant*. Cette leçon se trouve non seulement dans les deux éditions faites à Paris en 1694, mais encore dans les éditions imprimées à La Haye et à Lyon la même année. et en 1700, dans celle de Paris de 1709, et dans l'édition in-4° de 1726. L'édition de Londres de 1708 est la première qui ait corrigé *L'ost du peuple bêlant* ; les éditeurs d'Amsterdam, de 1727, et de Paris en 1729, et tous ceux qui sont venus depuis sans connoître l'édition de Londres de 1708, ont corrigé de même. Il n'est pas bien certain cependant que la leçon de l'édition de 1694 soit due à une faute d'impression : dans le doute, nous avons cru devoir adopter l'avis du plus grand nombre.

Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
 Il entendit chanter le coq du voisinage.
 Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
 Jetant bas sa robe de classe,
 Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
 Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
 Prétendre ainsi changer est une illusion :
 L'on reprend sa première trace
 A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
 Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
 Vous m'avez donné le sujet,
 Le dialogue, et la morale.

.....

FABLE X.

*L'Écrevisse et sa Fille*¹.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
 Marchent à reculons, tournent le dos au port.
 C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
 De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
 Envisagent un point directement contraire,
 Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.

¹ Apton., XI, *Fab. Æsop.*, 205.

Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
 Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
 Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
 Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
 N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
 En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
 Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
 Le torrent à la fin devient insurmontable.
 Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
 Louis et le Destin me semblent de concert
 Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
 Comme tu vas, bon Dieu, ne peux-tu marcher droit?
 Et comme vous allez vous-même! dit la fille :
 Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
 Veut-on que j'aïlle droit quand on y va tortu?

Elle avoit raison : la vertu
 De tout exemple domestique
 Est universelle, et s'applique
 En bien, en mal, en tout¹; fait des sages, des sots;
 Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
 A son but, j'y reviens; la méthode en est bonne,
 Surtout au métier de Bellone :
 Mais il faut le faire à propos.

*Sic Natura jubet : velocius et citius nos
 Corruptum vitiorum exempla domestica. . .*

JUVENAL, *satir.* XIV, v. 31.

FABLE XI.

*L'Aigle et la Pie*¹.

L'AIGLE, reine des airs, avec Margot² la pie,
Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,
Et d'habit,

Traversoient un bout de prairie.

Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace³ eut peur : mais l'aigle, ayant fort bien diné,
La rassure, et lui dit : Allons de compagnie :

Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.

Caquet-bon-bec⁴ alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal⁵, à travers champs, n'eût su

¹ Abstemijs, 26.

² Ce suruom, pour désigner la pie, est d'un usage populaire : notre poète l'a-t-il emprunté du peuple, ou l'a-t-il introduit parmi lui ? C'est ce que nous ne pouvons décider.

³ Vieux mot, pour désigner la pie. On le trouve dans Nicot. On dit encore en Picardie *agache*, et en provençal *agasso*.

⁴ Cette expression vraiment comique est de la création de notre poète. Elle a réussi.

⁵ Dicenda, tacenda, locutus.

HORAT., lib. I, epist. VII.

Ce qu'en fait de babil y savoit notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, m'amie : adieu ; je n'ai que faire
D'une habillarde à ma cour :
C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandoit pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux :
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :
Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses¹.

¹ La pie est de couleur noire, et a la poitrine et les côtés blancs.